

servait de cortège, était assez grande pour fermer complètement le passage des rues; il en est résulté une confusion, des désordres qui rappellent les scènes de 93.

La position du cabinet Ferry est bien fautive. Ne voulant frapper que les ordres enseignants et faire par là du clergé seculier un corps entièrement dévoué à la république, il a complètement manqué son but. Après s'être aliéné celui-ci et les honnêtes gens de tous les partis, il ne peut même compter sur les radicaux qui veulent le pousser plus avant, dans la voie de persécution où il s'est engagé.

Ces derniers en effet, demandent à grands cris la suppression du budget des cultes et l'abolition de toutes les indemnités accordées jusqu'ici au clergé.

Gambetta dont la popularité est déjà compromise, n'est pas disposé à adopter ces mesures aussi dangereuses qu'iniques.

On dit que sur cette question il combattra les radicaux à outrance.

Si l'on considère qu'aujourd'hui le gouvernement est battu en brèche par les polémistes les plus redoutables de tous les partis, entre autres par Emile Girardin, il est permis de croire que la pénible phase traversée en ce moment par la France, touche à sa fin.

L'Angleterre qui a deua tant à faire en Irlande, a encore à réprimer une insurrection formidable des Basutos, contre sa colonie du Cap.

On dit que cette tribu est nombreuse et bien armée et que les colons seront à sa merci, si on n'expédie promptement des troupes à leur secours.

Aux Etats-Unis, les projets des compagnies du chemin de fer du Pacifique, préoccupent les Américains de l'Ouest plus que tout autre événement. Ces compagnies parlent de former entre elles une société colossale qui aurait un contrôle absolu sur tous les réseaux de chemin de fer.

N'ayant pas à lutter entre elles comme par le passé, elles seraient ainsi en état de transporter les voyageurs au prix qui leur rapporterait les plus gros bénéfices.

Mais les populations de l'Ouest qui ont déjà eu à souffrir d'une semblable tyrannie, sont résolues de leur faire une guerre ouverte et de les forcer à adopter un tarif modéré et uniforme.

### Un aumônier aux avant-postes.

#### I.—GRAVELOTTE.

Le 18 août au matin, le village de Gravelotte, qui fut le centre de la célèbre bataille de ce nom, se trouvait entre les deux armées française et allemande dont les feux venaient s'y croiser. Cependant huit cent blessés français qu'on n'avait pu évacuer la veille y étaient encore. Effrayé du sort qui les attendait, le médecin en chef fit arborer au sommet du clocher le drapeau d'ambulance pour informer les combattants que Gravelotte était encombré d'impotents.

Il arriva bientôt un piquet de cavale-

rie prussienne qui, après avoir pris connaissance de notre situation fit amener un nombre suffisant de voitures pour y charger ceux des blessés qui ne pouvaient marcher, et, sous son escorte, ce triste convoi accompagné du médecin, des officiers d'administration et de l'aumônier, fit route à travers l'armée ennemie, dont l'attitude, les gestes et les chants semblaient insulter en nous au courage malheureux!...

Après bien des arrêts, des entraves de toutes sortes, on parvint enfin à s'éloigner du camp ennemi, et M. le baron Czetztritz, qui commandait l'escorte, fit faire halte sur un terrain neutre. Il était minuit; la complète obscurité nous enveloppait; les gémissements de nos blessés, le bruit sourd et lointain des armées interrompaient seuls le silence de cette nuit sinistre; partout autour de nous on sentait planer la mort guettant sa proie!... Après avoir retenu les officiers qui nous accompagnaient, le commandant leur adressa en excellent français les paroles suivantes:

—« Ma mission finit ici. Me-sieurs, et vous devez seuls désormais continuer votre route, mais laissez-moi vous dire que vous n'approcheriez pas sans danger des avant-postes français s'ils se sont avisés de votre arrivée, on tirerait certainement sur vous. Je vous conseille donc, avant de vous remettre en marche, de choisir parmi vous un homme assez courageux pour aller au nord de St. Vie. Informer vos compatriotes de votre présence et de la nature de votre convoi.»

#### II.—L'AUMONIER.

Certes, les gens de cœur ne manquent pas, mais qui désigner pour une mission aussi dangereuse?... Sera-ce un officier, un soldat?... Le médecin en chef n'a pas eu le temps de formuler sa demande, qu'un homme fend la foule et sollicite cette faveur: cet homme, c'est l'aumônier!....

—Mes amis, nous dit-il, c'est à moi qu'il appartient de remplir cette mission: je la réclame comme un devoir, comme un droit. Tous vous êtes plus ou moins malade et vous devez songer à vous soigner, car vos familles vous reçoivent et le pays peut encore avoir besoin de vous. Qu'un me donne un falot; pendant mon absence, demandez à Dieu qu'il bénisse mon entreprise!...

En vain le supplie-t-on de se faire accompagner d'un infirmier: Non, non, s'écrie-t-il, il n'y a pas déjà trop d'hommes valides pour les soins que réclament nos chers blessés. Et muni de sa lanterne, il s'éloigne dans la direction des avant-postes français.

Pendant assez longtemps la grande route s'étendit libre de tout lui, mais à mesure qu'il avançait les difficultés commençaient à surgir: ici des arbres énormes avaient été abattus et barraient la route; là un pont coupe; plus loin des trous de loups, partout de ces défenses naturelles dont s'entoure une ville assiégée. Souvent obligé de couper à travers champs, il trebuchait dans les che-

mins detrempés par les pluies des jours précédents, ou se trouvait arrêté par des fosses larges et profonds creusés par les averses; après des peines inouïes, il arrive au village de Moulins. Encore une espérance de que vint l'assaillir: le village était désert, pas un feu, pas un habitant, pas même le cri d'un animal; la désolation la plus profonde. A qui demander son chemin? Car deux routes s'offrent à lui; laquelle prendre?... Dans la profonde obscurité qui l'entoure, c'est à peine si la faible lueur de sa lanterne lui permet d'assurer ses pas; à l'aventure, il s'élance vers la droite en implorant la sainte Vierge de venir à son secours, car aucune indication ne lui annonce qu'il est sur la route du Metz Soudain une lueur frappe ses regards, loin, bien loin apparaît une chaumière; que de temps perdu pour arriver jusque là; mais il n'y a pas à hésiter, car à tout prix il faut qu'il soit en bonne direction; après mille obstacles, il y est rendu et se trouve en face d'un meunier qui, à sa vue, recule épouvanté.

—Que Dieu vous garde, mon brave homme, soyez sans crainte, vous voyez devant vous un pauvre aumônier égaré et qui vous demande la route la plus directe pour se rendre à Metz, car de nombreux blessés attendent des secours à quelques milles d'ici. Tant bien que mal le meunier lorrain lui fit comprendre qu'il fallait rebrousser chemin et prendre dans le village de Moulins la route laissée sur la gauche. Redoublant d'énergie et priant avec ferveur, il se remet fiévreusement en marche.

(à continuer.)

—Laissez donc, faisait hier le gros X..., je ne suis pas si bête que j'en ai l'air.

—Oh! non! ce serait trop, intervint un ami.

#### Conditions de ce Journal.

L'Abcille paraîtra autant que possible une fois par semaine. Le prix de l'abonnement est 75 centimes pour les élèves des maisons d'éducation et \$1.00 pour les autres abonnés, invariablement payable d'avance. Cependant les étudiants des séminaires et collèges pourront payer en trois versements, l'un à la rentrée des classes, l'autre à Noël, et le troisième à Pâques.

Toute lettre d'abonnement, correspondance, etc., doit être adressée à M. E. Roy, Petit Séminaire de Québec, agent général de l'Abcille.

Agents: à la petite salle, M. L. Fortier; chez les externes, MM. S. Jolicœur et C. Conet; à Ste Anne, M. G. Goudreau; à Sorel, M. O. Beland; à Nicolet, M. F. Cormier; à Ste Thérèse, M. J. Lorl; à Chicoutimi, M. E. Gagnon; à St-Hyaacinthe, M. A. Guertin; à Rimouski, M. J. Rioux; à l'Assomption, M. A. Marsollet; au collège de St-Laurent, M. Z.-N. Blais.